

STÉPHANE FRANÇOIS

RAZMIG KEUCHEYAN

**« GRAND
REMPACEMENT »,
LE NOUVEAU MASQUE DU
RACISME**

suivi de

**Alain de Benoist, du
néofascisme à l'extrême
droite « respectable »**

« Grand remplacement », le nouveau masque du racisme – Stéphane François.....	1
Le « grand remplacement », une thèse née dans les années 1950.....	3
L'ethnodifférentialisme, un néoracisme.....	5
Le métissage comparé à un ethnocide.....	7
Un tiers-mondisme d'extrême droite.....	8
L'altérophobie de Zemmour.....	11
Note et références.....	13

Alain de Benoist, du néofascisme à l'extrême droite

« respectable » - Razmig Keucheyan.....	15
La voie culturelle.....	18
À Nouvelle Gauche, Nouvelle Droite.....	23
Gramscisme de droite.....	25
Néolibéralisme et « sciences de la vie ».....	27
Le « bolchevisme de l'Antiquité ».....	35
Écologie intégrale.....	38
Le peuple et le « politiquement correct ».....	43
La bataille des idées.....	46
Notes et references.....	49
D'autres textes.....	53

« GRAND REMPLACEMENT », LE NOUVEAU MASQUE DU RACISME – STÉPHANE FRANÇOIS

Texte initialement publié sur afriquexxi.info en février 2022. Stéphane François est spécialiste de l'extrême droite, professeur de sciences politiques à l'université de Mons, membre associé au Groupe Sociétés Religions Laïcités (EPHE/CNRS/PSL)

La thèse raciste et complotiste du « grand remplacement », chère à Éric Zemmour, s'est imposée dans le débat public en France à l'approche de l'élection présidentielle. Elle n'est pourtant pas nouvelle : formulée pour la première fois dans les années 1950 en réaction aux décolonisations africaines, elle est depuis longtemps promue par les tenants de l'ethnodifférentialisme – des idéologues d'extrême droite pour qui l'immigration et le métissage ne peuvent qu'aboutir à un ethnocide.

Les guerres de libération anticoloniales ont provoqué un électrochoc au sein de l'extrême droite occidentale et ont entraîné chez elle une redéfinition de l'identité européenne. Ses éléments parmi les plus radicaux ont vu dans la

décolonisation une opportunité pour promouvoir leur cause. À l'époque, la perception des populations de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie demeure encore intimement liée aux théories sur l'inégalité des « races » et la supériorité de la « race blanche », popularisées à compter du milieu du XIXe siècle. Des évolutions sont cependant apparues, notamment parmi les doctrinaires les plus racistes, souvent rescapés du national-socialisme.

À partir de 1945, ils ont commencé à insister sur la nécessité de défendre la « race blanche » dans son entier (et non plus seulement la composante aryenne/nordique), et de se séparer des colonies, en particulier africaines, au nom de sa préservation face au « danger » du métissage et au « risque » de subir un colonialisme inversé. L'idée a été défendue par le Nouvel Ordre européen (NOE), une organisation néonazie paneuropéenne animée notamment par le Français René Binet et l'ancien collaborateur suisse Gaston-Armand Amaudruz.

En 1966, Dominique Venner, militant d'extrême droite depuis la fin des années 1950, écrivait, sous leur influence manifeste, qu'« en France, l'immigration importante d'éléments de couleur pose un grave problème [...]. Nous savons également l'importance de la population nord-

africaine [...]. Ce qui est grave pour l'avenir : nous savons que la base du peuplement de l'Europe, qui a permis une expansion civilisatrice, était celle d'une ethnie blanche. La destruction de cet équilibre, qui peut être rapide, entraînera notre disparition et celle de notre civilisation¹. »

Comme l'a fait remarquer le philosophe Pierre-André Taguieff dans son ouvrage sur la « Nouvelle droite », ce racisme affirmé comportait corrélativement l'idée d'un développement racial séparé « [fondé] sur l'évitement systématique du contact entre "groupes raciaux" et surtout du métissage ». Il s'agissait alors d'« organiser, avec les différents groupes raciaux du monde, une politique de coexistence pacifique et libérale permettant à chacun d'exprimer [...] ses aptitudes et ses dons », et de « supprimer, en proportion, tout contact visant à la fusion, à l'inversion, ou au bouleversement des données ethniques, ou à la cohabitation forcée de communautés différentes. »²

LE « GRAND REMPLACEMENT », UNE THÈSE NÉE DANS LES ANNÉES 1950

En 2002, Venner soutenait encore cette idée dans sa Nouvelle Revue d'histoire : « Adoptant le métissage comme horizon, la plupart des pays

d'Europe occidentale ont favorisé les flots migratoires en provenance de l'Orient ou de l'Afrique. Au regard de nouvelles lois, par un complet renversement de la morale vitale, le coupable cessa d'être celui qui détruisait son peuple, pour devenir celui qui, au contraire, œuvrait pour sa préservation. » Il appuyait son différentialisme sur l'attitude des pays décolonisés qui excluaient les minorités blanches au nom de leur « principe de l'homogénéité ethnique ».3

Ces militants voyaient donc d'un mauvais œil l'existence des empires coloniaux, surtout africains, qui risquaient, par les unions mixtes, d'entraîner la dégénérescence de la « race blanche ». Ce discours a petit à petit gagné du terrain dans le débat public. Il est aujourd'hui connu sous l'expression de « grand remplacement » – une thèse promue par Renaud Camus ces dernières années, chère à Éric Zemmour, candidat d'extrême droite à l'élection présidentielle française4, ainsi qu'à certains de ses proches comme Jean-Yves Le Gallou, et désormais reprise par la candidate du parti Les Républicains, Valérie Pécresse.

Cette théorie est formulée dès les années 1950 par d'anciens nazis cités encore aujourd'hui en référence. « On doit savoir gré à Valli5 pour sa

contribution à la redéfinition d'un anti-universalisme radical visant à distinguer le racisme (ou racialisme) ontologique – défense des aires culturelles qui ne communiquent pas entre elles et ne partagent pas le même système de valeurs, primauté du sang et du sol, ethnocentrisme défensif – de l'idéologie qui avait pu justifier le colonialisme (racisme hiérarchique, expansionnisme impérial, théorie du white man's burden ou "fardeau de l'homme blanc") », écrivait en 2013 Philippe Baillet, auteur notamment de l'ouvrage *Pour la contre-révolution blanche : portraits fidèles et lectures sans entraves* (Akribeia, 2010), et qui revendique l'héritage nazi⁶.

L'ETHNODIFFÉRENTIALISME, UN NÉORACISME

Ainsi, s'il est distinct du racisme, l'ethnodifférentialisme n'en reste pas moins l'expression d'un néoracisme que l'on retrouve aujourd'hui dans les discours des mouvements dits « identitaires », qui insistent sur l'incompatibilité des cultures. Il s'agit pour eux d'entériner l'idée que les cultures, et par extension les civilisations, sont hétérogènes et incommensurables, que l'esprit de fermeture et l'hostilité envers l'étranger sont des propriétés inhérentes à l'espèce humaine qui

protégerait les sociétés de l'uniformisation – ou de la fin de la « différence ». La distance entre les civilisations serait la seule option pour qu'elles puissent rester elles-mêmes.

Ce type de discours permet de passer du biologique au culturel, en insistant sur l'ethnicité et en reprenant certaines positions soutenues dans la communauté des ethnologues. Ces derniers posent l'identité ethnique comme une réalité fondamentale de la vie sociale des civilisations. À compter de la fin des années 1970, l'idée de supériorité raciale blanche est abandonnée, ou plutôt édulcorée : il n'y a plus de « races » supérieure ou inférieure, mais des « races » différentes. Cet éloge de la différence est mis en avant pour valoriser l'altérité : l'étranger est « autre ». Cette idée, défendue par le maréchal Hubert Lyautey au temps de la colonisation⁷, est mise en avant aujourd'hui par l'africaniste Bernard Lugan, très proche de la Nouvelle Droite et de sa tendance identitaire (en particulier Terre et Peuple de Pierre Vial et le Thulé Seminar du franco-allemand Pierre Krebs), et depuis peu conseiller d'Éric Zemmour selon l'hebdomadaire *Le Canard enchaîné*.

Dans un entretien donné à *Krisis*, la revue d'Alain de Benoist, Lugan insiste sur le supposé aspect

foncièrement communautaire des Africains, qui serait selon lui incompatible avec la mentalité profondément « prométhéenne » et « individualiste » des Européens, ainsi qu'avec l'idée d'État-nation. L'imposition d'une « mentalité européenne » aurait amené l'Afrique au bord du chaos⁸.

LE MÉTISSAGE COMPARÉ À UN ETHNOCIDE

Ces militants ont ainsi récupéré le concept d'ethnocide, qui offre la possibilité de réutiliser les vieux discours racialisés : en s'appropriant la critique de l'expansion impérialiste occidentale, dénoncée parfois comme une « extension blanche » par les théoriciens décolonialistes, ces militants défendent la nécessité de préserver la culture et la civilisation européennes d'une nouvelle forme de colonialisme et d'un génocide lent, par substitution ethnique et culturelle⁹. Ce discours transforme la pensée décoloniale en une pensée identitaire.

Ainsi théorisé, l'ethnodifférentialisme s'oppose à l'assimilationnisme. Il peut être défini comme étant à la fois un droit à la différence et un droit à l'enracinement dans un territoire. Il peut aussi évoluer vers un système ségrégationniste inspiré de l'apartheid sud-africain – que Lugan, encore lui,

définit non pas comme un suprématisme, mais comme un « ethnodifférentialisme » dans lequel « les blancs et les noirs sont différents, chacun doit vivre selon ses propres principes, sur ses propres terres » – voire vers une politique anti-immigrationniste : les immigrants extra-européens doivent retourner « chez eux » pour retrouver « leurs racines » et leur « environnement naturel ».

Chaque « race » étant adaptée à son environnement, nous devrions, selon eux, respecter les différents modes de vie et empêcher l'occidentalisation des populations immigrées présentes en Europe. Mais avant tout, il faudrait refuser de les accepter sur le sol européen au prétexte que le métissage serait un ethnocide – en l'occurrence celui de la race blanche qu'il faudrait préserver à tout prix. Ainsi désormais, le « non-blanc » n'est plus rejeté au nom d'arguments raciaux, mais au nom d'arguments civilisationnels, comme l'incompatibilité supposée entre les civilisations arabo-musulmane et européenne.

UN TIERS-MONDISME D'EXTRÊME DROITE

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le tiers-mondisme développé par ces militants d'extrême

droite dans les années 1970 et 1980, en particulier ceux du Groupe d'études et de recherches de la civilisation européenne (Grece), également connu sous le nom de Nouvelle Droite. Selon ces derniers, les nations nouvellement décolonisées doivent se développer selon leurs propres critères culturels et civilisationnels afin que leurs populations ne cherchent pas à s'installer dans les anciennes puissances coloniales. Ils soutiennent à la fois le combat contre l'uniformisation forcée provoquée par la société marchande et celui contre les religions prosélytes universalistes – eux-mêmes s'identifiant aux peuples européens opprimés et acculturés de force par le christianisme entre la fin de l'Antiquité et le Moyen Âge.

Un autre tiers-mondisme a par ailleurs émergé durant la période 1960-1980, et ce malgré la défense des empires coloniaux par une large frange de l'extrême droite. Ce mouvement était mû par l'idée que l'Europe était colonisée par les États-Unis et l'URSS et que, pour exister en tant que puissance, elle devait se libérer de leur influence. Les origines, mais aussi les motivations de ce courant idéologique sont diverses. L'une est à chercher dans l'Allemagne des années 1920 et 1930, dans les milieux nationalistes de la « révolution conservatrice » et dans ceux du « nazisme de

gauche ». Les premiers ont théorisé la thèse d'un combat anti-impérialiste pour la libération nationale de l'Allemagne, en lien avec celui des autres peuples opprimés – c'est-à-dire colonisés – des sphères arabes et asiatiques.

Cette idée se retrouvait chez certains nazis comme les frères Otto et Gregor Strasser, et dans une frange de la SS, qui voyaient dans la civilisation arabo-musulmane un allié naturel à la fois contre les États-Unis, l'URSS et les Juifs. On retrouve aussi ces discours chez les ultras du fascisme qui, à partir de 1943, ont théorisé un projet de fédération européenne des États nationalistes afin de lutter contre la « ploutocratie mondiale ». Il s'agissait pour eux d'unir les « peuples prolétaires » (l'Italie fasciste, le Tiers-Monde) contre les « nations bourgeoises » (les États-Unis et les nations occidentales). Ainsi, Alain de Benoist a pu écrire :

« Nous sommes pour le Tiers-Monde parce que nous défendons la cause des peuples, et que c'est dans le Tiers-Monde que la notion de peuple est encore aujourd'hui la mieux perçue et la mieux défendue. Le thème raciste de la solidarité blanche est inacceptable. Il conduit logiquement à être solidaire de l'Union soviétique en Afghanistan et de Washington en Amérique centrale. Or, nous ne sommes ni du côté de Pinochet, ni du côté

des “somozistes” du Nicaragua, ni du côté des latifundiaires de la grosse bourgeoisie qui trahit son peuple pour augmenter ses profits. Nous sommes contre le colonialisme soviétique autant que contre le coca-colonialisme américain.¹⁰ »

L'ALTÉROPHOBIE DE ZEMMOUR

Pour autant, cet éloge de la différence n'a pas fait disparaître de la pensée des suprématistes blancs la notion de hiérarchisation raciale, bien au contraire. Ils considèrent toujours que les « blancs » sont supérieurs, sous certains aspects, à d'autres groupes ethniques ou raciaux, mais ils ne cherchent plus à les dominer ni à les conquérir.

Cette altérophobie (la haine de l'autre) se retrouve chez Éric Zemmour. Celui-ci côtoie depuis plusieurs années les militants de l'extrême droite, dont il a repris les argumentaires : sur la supposée dangerosité de l'islam en France ; sur l'immigration et sur les mariages mixtes ; sur le « grand remplacement ». De même, l'ancien journaliste soutient depuis 2009 les thèses de l'existence des races humaines et d'une continuité ethnique des populations européennes. En s'appuyant sur les thèses de Dominique Venner, il cherche à imposer la fin des aides aux pays

africains. Ces multiples sorties du polémiste ont été très bien comprises par les militants de l'extrême droite, qui se sont rangés en masse derrière lui. Comme eux, Zemmour est obsédé par l'idée d'une guerre civile en France, thèse qui est au cœur de son livre *Destin français*, paru en 2018.

Avec le « phénomène » Zemmour, nous assistons ainsi à un recyclage des thèses raciales et mixophobes qui étaient à l'honneur dans les années 1900-1930, comme la supériorité de la « race blanche », le rejet violent du métissage – en particulier celui avec des Africains, qui est vu comme un agent de dégénérescence racial et culturel – ou encore la crainte du « flot montant des peuples de couleur » (les migrants), pour paraphraser le titre d'un ouvrage de Lothrop Stoddard, un théoricien raciste états-unien. Les vieux démons ne sont pas morts, et ne cherchent plus à subsister subrepticement : au contraire, ils cherchent la lumière.

NOTE ET RÉFÉRENCES

1 Dominique Venner, Europe-Action n° 38, février 1966, p. 8.

2 Pierre-André Taguieff, Sur la Nouvelle droite. Jalons d'une analyse critique, Descartes et Cie, 1994, p. 16.

3 Dominique Venner, Histoire et tradition des Européens. 30 000 ans d'identité, Éditions du Rocher, 2002, p. 38.

4 Dans son dernier ouvrage, La France n'a pas dit son dernier mot (Rubempré, 2021), Zemmour écrit : « Le "grand remplacement" n'est ni un mythe ni un complot, mais un processus implacable. Cette question identitaire vitale rend subalternes toutes les autres, même les plus essentielles comme l'école, l'industrie, la protection sociale, la place de la France dans le monde ». Il indique également avoir déjeuné avec Renaud Camus un jour du mois de novembre 2011 : « Il est d'une distinction exemplaire, d'une humilité aristocratique et d'un humour ravageur. Nous établissons le même diagnostic sur ce qu'il a appelé d'une formule que je fais mienne "le grand remplacement". »

5 Gianantonio Valli était un néonazi italien, médecin de son métier, décédé en 2015.

6 Philippe Baillet, « Les "hommes qui tournent en rond" et ceux qui vont dans le mur. D'Hervé Ryssen à Gianantonio Valli », Tabou n°20, 2013, p. 180.

7 Hubert Lyautey, une figure de la conquête coloniale, disait des Africains : « Ils ne sont pas inférieurs, ils sont autres ».

8 Bernard Lugan, « L'Afrique noire est-elle vouée au chaos ? », Krisis n°35, « Le chaos ? », 2011.

9 Outre les textes de Renaud Camus, Éric Zemmour, etc., lire aussi Bernard Lugan, Colonisation, histoire à l'endroit : Comment la France est devenue la colonie de ses colonies, Bernard Lugan Éditeur, 2022.

10 Robert de Herte, « Europe/Tiers-Monde : la nouvelle alliance », Éléments, n° 48-49, hiver 1983-1984, p. 3. Repris dans Alain de Benoist, Le grain de sable. Jalons pour une fin de siècle. 1973-1994 : les éditoriaux d'Éléments, Arpajon, Le Labyrinthe, 1994, p. 99.

ALAIN DE BENOIST, DU NÉOFASCISME À L'EXTRÊME DROITE « RESPECTABLE » - RAZMIG KEUCHEYAN

Texte initialement publié dans la Revue du Crieur (N° 6), en 2017. Razmig Keucheyan est sociologue et militant de la gauche radicale suisse, professeur à l'université Paris-Descartes.

Longtemps, Alain de Benoist fut à contretemps. Alors que l'extrême droite, rendue infréquentable par les horreurs du nazisme et du fascisme, continuait dans les années 1960 d'en appeler au coup de force contre des pouvoirs politiques jugés trop libéraux, il s'employait à lui redonner un langage articulé. À lui fournir vocabulaire, idées et concepts susceptibles de se fondre dans le discours public comme des « poissons dans l'eau ». Et de regagner les cœurs et les esprits. Durant des décennies, à côté d'une extrême droite quasi moribonde et qui ne pensait pas, il a fondé groupes de réflexion et revues à un rythme frénétique, équivalent à celui de l'extrême gauche, qui occupait le devant de la scène sur les plans intellectuel et

culturel. Les années passant, et la confusion politique s'accroissant, ses idées se sont imposées dans le débat avec une vigueur insoupçonnable, au point de s'immiscer dans la campagne de Trump. Savoir si elles se sont accordées à notre temps, ou notre temps à ses idées, est une affaire qui ne doit cesser de nous inquiéter.

« Vous au moins vous m'avez lu », me dit Alain de Benoist alors que je m'apprête à quitter son appartement du XI^e arrondissement de Paris. C'est vrai : je l'ai lu, et dans le détail. Voilà des mois qu'une question me taraude : à quoi tient l'hégémonie de la droite aujourd'hui ? Est-elle aussi profonde qu'il y paraît ? Incapable d'y répondre, ou même de trouver la bonne manière de poser le problème, je décide de rendre visite au doyen des intellectuels de droite français. A. de Benoist n'est certes pas n'importe quel intellectuel de droite. Figure du Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne (GRECE) et de la Nouvelle Droite dès les années 1960, directeur des revues Nouvelle École (fondée en 1968), *Éléments* (1973) et *Krisis* (1988), il œuvre depuis des décennies à la destruction des digues qui séparent l'extrême droite de la droite, et même du reste du champ politique. Mais, puisque l'époque

est à la confusion politique, le rencontrer est une manière de trouver réponse à ma question.

Relativement discret, A. de Benoist occupe brièvement le devant de la scène médiatique en mars 2015. Répondant à un journaliste qui lui demande de quels intellectuels de droite il se sent proche, Michel Onfray déclare qu'il préférera toujours une « idée juste » d'A. de Benoist à une « idée fausse » de Bernard-Henri Lévy. Quelques jours plus tard, le Premier ministre Manuel Valls s'invite dans le débat : « Quand un philosophe connu, apprécié par beaucoup de Français, Michel Onfray, explique qu'Alain de Benoist, qui était le philosophe de la Nouvelle Droite dans les années 1970 et 1980, qui d'une certaine manière a façonné la matrice idéologique du Front national, avec le Club de l'Horloge, le GRECE, [...] vaut mieux que Bernard-Henri Lévy, ça veut dire qu'on perd les repères... » À cette déclaration du Premier ministre, Michel Onfray répond sobrement, quelques jours plus tard, que Manuel Valls est un « crétin ». Et d'ajouter : « Moi, je suis vraiment de gauche. [...] Les repères sont perdus depuis que Mitterrand a converti la gauche à la droite. »

LA VOIE CULTURELLE

« Pendant huit jours, ça s'enflamme, tous les journalistes m'appellent. C'est vraiment comique, j'ai publié plus de cent bouquins, deux mille articles, tout le monde dort, mais s'il y a une apostrophe de Valls et Onfray, alors là ça devient l'actualité... », me dit Alain de Benoist lorsque je l'interroge sur le sens de la polémique opposant Onfray et Valls le concernant. Une idée énoncée par A. de Benoist, fût-elle « juste », ne sera jamais n'importe quelle idée, contrairement à ce que déclare, faussement naïf, Michel Onfray. Il est des cas où la personnalité du locuteur marque irrémédiablement le sens des mots employés, aussi banals soient-ils. Le projet politico-intellectuel d'A. de Benoist, depuis les années 1960, n'a pas varié : adapter les arguments de l'extrême droite à une époque où ils sont devenus inaudibles sous leur forme historique, celle des fascismes de la première moitié du xxe siècle [1]

La fin de la Seconde Guerre mondiale donne lieu à une poussée de la démocratisation. Du point de vue électoral, d'abord, puisque c'est à ce moment-là que survient la « révolution du suffrage universel », avec l'extension du droit de vote aux femmes et à d'autres catégories de la population jusque-là exclues dans de nombreux pays. Sur le

plan économique, ensuite, le dynamisme du capitalisme d'après guerre induisant une réduction des inégalités (ou une stabilisation de leur augmentation), dans les pays du Nord à tout le moins. La progression de l'instruction, la généralisation des technologies de transport et de communication « habituent l'œil à l'hétérogénéité des formes de vie », comme dit le philosophe Jürgen Habermas. S'installe alors un « relativisme culturel », typique de la culture politique des dernières décennies du xxe siècle. La prise de conscience des atrocités nazies par l'opinion délégitime l'expression du racisme dans l'espace public. Le racisme ne disparaît pas, bien entendu, sa dimension systémique demeure. Mais, à l'approche du xxie siècle, une « norme antiraciste » monte en puissance[2]. Cette évolution se cristallise au plan juridique. En France, les lois Pleven (1972) puis Gayssot (1991) pénalisent l'incitation à la haine raciale et les manifestations du racisme et de l'antisémitisme.

Dans ce contexte, être d'extrême droite n'est pas de tout repos. Trois voies se présentent à ceux qui persévèrent. La première est la marginalité. L'extrême droite groupusculaire existe depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, sous diverses formes, dans la plupart des pays européens. Elle

fait des incursions occasionnelles dans l'espace public, mais demeure pour l'essentiel folklorique. La deuxième est la voie électorale. C'est celle choisie depuis les années 1970 par le Front national et ses homologues à l'échelle du continent. Au gré des crises du capitalisme et des recompositions idéologiques, certains de ces partis sont aujourd'hui au pouvoir, ou s'appêtent à y accéder. Ce processus au long cours implique une prise de distance, plus ou moins nette selon les cas, avec les fascismes historiques [3]. La troisième est la voie culturelle. C'est celle adoptée par A. de Benoist et la Nouvelle Droite. L'objectif dans ce cas est de faire passer les idées d'extrême droite dans la culture mainstream, de les « déghettoïser ». Une critique virulente du folklore d'extrême droite avait été développée dès la fin de la guerre d'Algérie, en 1964, par Dominique Venner, dans une brochure intitulée *Pour une critique positive, souvent qualifiée de Que faire ? de l'extrême droite française* [4]. Cette brochure a été rééditée en 2013 par le Bloc identitaire.

L'un des principaux intellectuels d'extrême droite de la seconde moitié du xxe siècle, membre de l'OAS, Venner s'est suicidé en mai 2013 dans la cathédrale Notre-Dame, d'une balle dans la tête. Dans une lettre adressée à ses proches, Venner

explique que ce geste est une protestation contre la disparition de la « civilisation européenne multimillénaire », dont la cathédrale est supposée être une des manifestations les plus hautes. A. de Benoist rendra un vibrant hommage à Dominique Venner lors d'un rassemblement organisé en sa mémoire. Sur la vidéo de cet « événement », on distingue, entre les prises de parole d'un Espagnol phalangiste et d'un Italien rouge-brun, ponctuées de chants (« Les Lansquenets », « La Petite Piste », « J'avais un camarade ») autrefois prisés par la Wehrmacht, au moins deux références, dans la bouche des orateurs, au « grand remplacement » tant redouté par Renaud Camus [5]. Dans sa brochure de 1964, Venner écrit : « L'addition des mythomanes, des comploteurs, des nostalgiques, des arrivistes, des "nationaux", donc, ne donnera jamais une force cohérente. [...] Il importe de développer partout et à tous les échelons la critique positive de l'action antérieure, de travailler collectivement à la nouvelle définition du Nationalisme. Il faut parler, écrire, s'expliquer, demander l'ouverture de la presse d'opposition nationale à ce travail. [...] Pleurer le passé ou pratiquer une politique de ressentiment serait aller à l'encontre du but poursuivi. La responsabilité de l'abandon de l'Algérie incombe, non au peuple

trompé, mais au régime et aux politiciens (civils et militaires) qui dirigent le combat “national”. »

Renoncer à unir les « comploteurs » et les « nostalgiques » est le fondement de la stratégie culturelle d’A. de Benoist. Tout comme la Nouvelle Gauche des années 1960 cherche à s’affranchir du poids mort que constituent à ses yeux les traditions communistes et sociale-démocrates, la Nouvelle Droite ne veut plus avoir à répondre de l’impuissance politique des extrêmes droites de l’époque. Cette stratégie, A. de Benoist lui donne un nom : « métapolitique », un terme aujourd’hui en vogue dans les milieux dits de la « Dissidence », organisés autour d’Alain Soral et Dieudonné. L’idée est simple : toute politique reposant sur une culture, quiconque est hégémonique dans la culture définit le spectre des politiques possibles. D’où l’idée qu’il faut agir sur ce qui se trouve en deçà (meta) de la politique, à savoir le langage et les catégories de la pensée. La métapolitique est une stratégie mise en œuvre par le plus faible contre le plus fort. Plutôt que de la combattre frontalement, le faible cherche à introduire patiemment ses catégories de pensée dans la culture dominante. Le résultat, nous l’avons sous les yeux aujourd’hui.

À NOUVELLE GAUCHE, NOUVELLE DROITE

La Nouvelle Droite – une mouvance plutôt qu’un groupe clairement délimité – apparaît dans les années 1960. Ce n’est qu’une décennie plus tard que cette étiquette lui sera accolée. Elle est fondée par de jeunes intellectuels appartenant à la génération de la guerre d’Algérie, nés pour beaucoup dans la première moitié des années 1940 [6]. D’abord membres de la Fédération des étudiants nationalistes (FEN), un syndicat anticomuniste et raciste, ils collaborent à la revue Europe-Action (1963-1967) de Dominique Venner. Outre Alain de Benoist, François d’Orcival, aujourd’hui président du comité éditorial de Valeurs actuelles, compose la direction de la FEN. L’Algérie française et le soutien à l’OAS sont au programme, de même que l’apologie du régime d’apartheid en Afrique du Sud. A. de Benoist publie ainsi en 1965, sous le pseudonyme de Fabrice Laroche, une brochure intitulée Vérité pour l’Afrique du Sud [7].

Fondé en 1968 (avant les événements de Mai), le GRECE réunit des animateurs de la FEN, après la dissolution de cette dernière l’année précédente. Il prône un « racisme européen », soit l’idée que tous les peuples européens sont issus d’une même

matrice fondée en nature. Ce racisme biologique se transformera avec le temps en racisme culturel, ou « ethno-différentialisme ». La référence à la nature, pourtant, demeure en arrière-fond jusqu'à nos jours, quoique sous une forme renouvelée. Le GRECE récuse toute appartenance partisane. C'est un collectif politico-intellectuel, comme il en existe tant à gauche dans les années 1960 et 1970. Son originalité réside précisément dans le fait qu'il importe ce modèle à droite.

Entre publication de revues et organisation de colloques, les mœurs du GRECE sont policées – on est loin du groupuscule d'extrême droite faisant le coup de poing. Rapidement, la Nouvelle Droite développe des réseaux internationaux. C'est ainsi qu'Armin Mohler, théoricien de la « révolution conservatrice » allemande et de la Neue Rechte, qui fut le secrétaire personnel d'Ernst Jünger, devient membre du comité de patronage de Nouvelle École. Grâce à ces réseaux, Alain de Benoist est aujourd'hui l'un des intellectuels français les plus traduits à l'étranger, la plupart du temps chez des éditeurs liés à l'extrême droite. Le GRECE compte sans doute un à deux mille adhérents au cours des années 1970, et jusqu'à quatre à cinq mille au milieu des années 1980 [8]. Il existe une quinzaine de groupes régionaux à cette époque. Le tirage

d'Éléments en 1985 se situe entre 20 000 et 25 000 exemplaires. Alain de Benoist me dit qu'après le lancement de la nouvelle formule, les ventes se situent aujourd'hui à 15 000 exemplaires.

GRAMSCISME DE DROITE

La définition la plus célèbre de la métapolitique a été développée par Alain de Benoist dans un texte intitulé « Pour un "gramscisme de droite" [9]. De Benoist a très tôt compris le parti qui pouvait être tiré des idées de l'auteur des Cahiers de prison du point de vue d'une extrême droite en recomposition après la guerre d'Algérie. Gramsci a mis l'accent sur l'importance de l'« hégémonie » dans la bataille politique, sur la nécessité d'un travail sur la culture et le langage préalable à la prise de pouvoir : « Je sais bien qu'à gauche on dit que c'est de la récupération. Non, ça renvoie à quelque chose de plus existentiel. J'ai toujours été passionné par la pensée de gauche. Quand j'avais dix-huit ans, je lisais Rosa Luxemburg, je prenais le train pour Amsterdam pour aller acheter les livres d'Anton Pannekoek. [...] Quand on a lancé ce qui devait s'appeler la Nouvelle Droite, j'avais à convaincre mes amis que les idées étaient plus importantes que l'action politique. Donc j'ai utilisé stratégiquement Gramsci, en disant : "Vous voyez,

Gramsci avait compris que le travail intellectuel a de l'importance. Alors, ça a marché ou non ?" »

La Nouvelle Droite se forme dans un contexte historique, les années 1960 et 1970, où les idées de gauche saturent l'espace public. D'où l'omniprésence des références à des penseurs révolutionnaires dans les écrits d'A. de Benoist, par l'entremise desquelles il cherche à convaincre son camp de l'importance de la reconquête intellectuelle. L'un des mythes savamment entretenus le concernant, énoncé par exemple dans ses Mémoires [10], est qu'il posséderait la plus grande bibliothèque privée de France. « Deux cent mille livres, ils sont dans une maison de campagne », m'assure-t-il lorsque je lui demande comment tous ces livres tiennent dans l'appartement dans lequel il me reçoit. La métapolitique absorbe l'air du temps. Elle se branche sur les débats dominants de l'époque de sorte à accéder au mainstream, et y faire passer en contrebande ses idées. Dans les années 1960, le mainstream intellectuel, c'est la gauche. L'appétence d'A. de Benoist pour la pensée de gauche persiste à ce jour « Je trouve qu'à la fois il y a un déclin de la gauche absolument terrible et, en même temps, c'est quand même la gauche qui a depuis quinze ou vingt ans écrit les choses les plus

intéressantes. » Pendant notre entretien, il cite, pêle-mêle, Ernesto Laclau, Karl Marx, Toni Negri, Moishe Postone, ou encore Cornelius Castoriadis.

NÉOLIBÉRALISME ET « SCIENCES DE LA VIE »

Les collectifs politico-intellectuels de cette période se caractérisent par un goût immodéré pour les scissions et les exclusions. La Nouvelle Droite n'échappe pas à cette règle. En 1974 est créé le Club de l'Horloge, avec notamment à sa tête Jean-Yves Le Gallou, Yvan Blot et Henry de Lesquen. Alain de Benoist et le GRECE évoluent au fil des années vers des positions de plus en plus anticapitalistes. Dans un texte paru dans *Éléments* en 1982, A. de Benoist va jusqu'à déclarer sa préférence pour le camp soviétique face à l'« américanisme ». Des deux grandes puissances de la guerre froide, l'URSS est à ses yeux la moins « cosmopolite ». Au moment de la chute du mur de Berlin, il cultive des liens avec les milieux ultranationalistes russes. Il entame notamment un dialogue avec Alexandre Douguine, théoricien de l'« empire eurasien », fondateur au début des années 1990, avec Edouard Limonov, du Parti national-bolchevique, dont il se dit qu'il aurait l'oreille de Poutine.

Le Club de l'Horloge se caractérise au contraire par son « national-libéralisme ». Il combine admiration pour la révolution néolibérale de Margaret Thatcher et Ronald Reagan, avec un nationalisme se réclamant des « sciences de la vie ». Les éditions Albin Michel publient ainsi en 1979 un ouvrage collectif du Club de l'Horloge, coédité notamment par Henri de Lesquen, Bruno Mégret et Yvan Blot, intitulé *La Politique du vivant*[11]. Le ton est donné : « La Politique du vivant dénonce l'utopie égalitaire qui, avec ou sans Marx, conduira toujours au Goulag, parce qu'elle présente une image de l'homme contraire à sa nature. Après avoir analysé les conséquences catastrophiques de cette erreur de départ commise par le socialisme, le Club de l'Horloge développe une nouvelle conception de l'homme, à la lumière des sciences de la vie. » Le Club de l'Horloge développe une stratégie d'« entrisme » au Front national. À la fin des années 1980, les « mégrétistes » se trouvent à la tête de la revue « théorique » du Front national, *Identités*. Ceci leur permet de diffuser leurs idées auprès d'un public – relativement – large [12][12] Voir J.-Y. Camus, « Le Front national et la Nouvelle Droite »,... Entre-temps, Jean-Yves Le Gallou aura pu théoriser le concept de « préférence nationale », dans un ouvrage lui aussi paru aux éditions Albin

Michel, en 1985 : La Préférence nationale : réponse à l'immigration [13].

A. de Benoist, de son côté, n'a jamais été tenté par l'adhésion au Front national. Il n'est pas tendre avec le parti fondé par Jean-Marie Le Pen : « À la tête du FN je crois qu'il y a un mépris total des idées. C'est très intéressant pour un parti qui réunit pas loin du tiers de l'électorat français, de n'avoir jamais secrété ni un journal ni un livre ni un intellectuel... » Il ajoute n'avoir jamais voté FN. Ce qui n'exclut pas bien sûr des convergences sur certains thèmes : « Il y a certainement des gens qui nous lisent au FN, mais je sais aussi qu'il y en a qui nous lisent au NPA et à Lutte ouvrière. D'ailleurs, plusieurs collaborateurs d'Éléments viennent du NPA, de Lutte ouvrière ou des milieux anars. » Le sous-texte est clair : les thèses promues par la revue gagnent du terrain à gauche.

Les liens entre le GRECE et le Club de l'Horloge ne sont jamais durablement rompus. Les membres du Club apparaissent régulièrement dans les publications dirigées par A. de Benoist. La mouvance Nouvelle Droite continue en ce sens d'exister. Récemment encore, Jean-Yves Le Gallou était interviewé dans Éléments. Présenté comme un « spécialiste dissident de l'immigration » – « dissident » signifie qu'il prend le contrepied de la

« pensée unique », celle qui considère l'immigration comme un phénomène positif –, il y défend la « remigration ». L'« intégration » des immigrés et de ceux qui en descendent étant manifestement impossible, il s'agit de les renvoyer chez eux. Il ajoute que la culpabilisation de l'Allemagne pour les crimes nazis explique la politique d'accueil des réfugiés d'Angela Merkel : « Et la repentance, surtout la repentance ! L'Allemagne culpabilisée depuis soixante-dix ans en est l'épicentre. Merkel a pris le risque d'encourager la submersion migratoire du Vieux Continent en prétendant faire jouer à son pays le rôle de "superpuissance morale" [14]. »

L'influence de la Nouvelle Droite connaît un sommet à la fin des années 1970. En 1978, l'écrivain et journaliste Louis Pauwels crée le Figaro Magazine, vendu avec l'édition du Figaro du week-end. Plusieurs représentants de la Nouvelle Droite s'y expriment librement. A. de Benoist se voit confier la responsabilité des pages culturelles. Le Fig Mag connaît une diffusion de 500 000 exemplaires en 1981, au moment de l'arrivée de la gauche au pouvoir, et frôle même certaines semaines le million. Les positions iconoclastes des représentants de la Nouvelle Droite, l'hostilité à leur égard d'intellectuels de droite plus

traditionnels, comme Jean d'Ormesson – quelques années auparavant directeur du Figaro – conduisent toutefois Pauwels à les marginaliser. Au cours de la décennie suivante, A. de Benoist se cherche une respectabilité. Elle passe par des autocritiques successives, dans lesquelles il affirme avoir rompu avec certaines de ses idées les plus extrêmes. Il suffit d'ouvrir un exemplaire récent d'Éléments pour s'apercevoir de ce qu'il en est vraiment. Une évolution, certainement. Une rupture, en aucun cas.

La création de Krisis en 1988 répond à l'objectif d'établir des passerelles avec d'autres univers intellectuels, de gauche en particulier. Des auteurs comme Jean Baudrillard, Alain Caillé, Serge Latouche et Régis Debray, parmi d'autres, publient des articles ou accordent des entretiens à la revue, voire offrent un espace d'expression à A. de Benoist dans leurs publications. Avec la chute du mur de Berlin, l'idée que la distinction entre la gauche et la droite est dépassée s'installe. Certains, comme Caillé, se raviseront rapidement, dénonçant publiquement les tentatives de récupération dont ils font l'objet par de Benoist[15]. La fascination exercée par la Nouvelle Droite dans certains secteurs de la gauche est ancienne. En juillet 1979, Guy Hocquenghem publie dans Libération une

enquête intitulée « La Nouvelle Droite : contre, tout contre ». Elle provoquera une crise majeure au sein de la rédaction. Saluant l'« audace théorique » de ce courant, Hocquenghem invite à ne pas le « considérer simplement comme un nouveau travestissement de la vieille droite fascisante ». Dans un article paru dans Marianne en mars 2015 où il revient sur les « idées justes » d'A. de Benoist, Michel Onfray cite cette enquête d'Hocquenghem à l'appui de son propos.

L'illimitation du capital

Alain de Benoist, un anticapitaliste ? « Le capitalisme, je l'analyse comme un fait social total, comme une entreprise de domination, dont l'essence est l'illimitation. Il faut détruire tout ce qui fait obstacle à l'extension planétaire du marché. » Contrairement à sa variante de gauche, l'anticapitalisme de droite ne combat pas l'exploitation des travailleurs par le capitalisme. Il s'oppose à l'« illimitation » de l'accumulation du capital. Le marché met tout en équivalence, et détruit la singularité des cultures et des modes de vie. Il débouche sur une culture planétaire indifférenciée, dont l'épicentre est les États-Unis. D'où l'anti-américanisme de la Nouvelle Droite. Le « défi Disneyland », titrait *Éléments* à la fin des

années 1980, au moment de la construction d'Eurodisney à Paris.

C'est son ethno-différentialisme qui conduit A. de Benoist à l'anticapitalisme. L'ethno-différentialisme affirme que chaque peuple a un « droit à la différence », c'est-à-dire le droit de vivre comme il l'entend. Ce droit, il l'exerce chez lui, raison pour laquelle ce droit s'accompagne d'une hostilité de principe aux migrations. L'ethno-différentialisme est la version de droite du « multiculturalisme ». Le racisme biologique étant devenu intenable avec l'émergence de la « norme antiraciste » déjà évoquée, il s'est transformé en différentialisme culturel. Les « Européens » ont bien sûr eux aussi leur « droit à la différence ». Dans un texte paru en 1974 dans *Éléments*, intitulé *Contre tous les racismes*, A. de Benoist déclare : « Si l'on est contre la colonisation, alors il faut être pour la décolonisation réciproque, c'est-à-dire contre toutes les formes de colonisation : stratégique, économique, culturelle, artistique, etc. On a le droit d'être pour le Black Power, mais à la condition d'être, en même temps, pour le White Power, le Yellow Power et le Red Power [16]. » L'ethno-différentialisme, c'est la « décolonisation réciproque », autrement dit chacun chez soi. L'idée que les Blancs sont victimes de racisme, et doivent

à ce titre être défendus, a fait son chemin depuis. En témoigne l'usage fait par la droite et l'extrême droite du thème du « racisme antiblanc » au cours de la dernière décennie.

L'ethno-différentialisme d'A. de Benoist connaît une diffusion internationale. Il est aujourd'hui invoqué par les tenants du courant américain « alt-right », au nom de la défense de la « race blanche » [17]. Milo Yiannopoulos, l'auteur de l'un des manifestes du mouvement, y cite la Nouvelle Droite française comme une source d'inspiration [18]. En octobre 2013, A. de Benoist prononce une conférence lors d'un colloque organisé par le National Policy Institute, le principal think tank de l'« alt-right », qui ne cache pas son penchant pour le « suprématisme blanc », et dont le directeur, Richard B. Spencer, est coutumier de propos antisémites [19]. Chez A. de Benoist, l'ethno-différentialisme s'est mâtiné de positions tiers-mondistes. Il publie en 1982 *Europe, Tiers-monde, même combat* [20], où il défend l'idée que l'Europe est prise en étau entre les États-Unis et l'URSS, et qu'il lui faut trouver des alliés pour survivre. Or les peuples du tiers monde partagent son combat : leurs cultures et leurs intérêts sont piétinés par les deux grandes puissances. Raison pour laquelle leur lutte pourrait converger. Vingt-

cinq ans plus tard, A. de Benoist publie dans une veine similaire une critique virulente du TAFTA, le traité transatlantique sur le commerce et l'investissement, où certains arguments d'Europe, Tiers-monde, même combat sont actualisés [21].

Europe, Tiers-monde, même combat fait aussi partie des lectures recommandées par le site d'Égalité & Réconciliation, le mouvement d'Alain Soral. Ce même site qui fait figurer sur sa page d'accueil une photo de Soral mêlée à celles de figures des luttes tiers-mondistes, parmi lesquelles Che Guevara et Thomas Sankara, et de Vladimir Poutine et Mahmoud Ahmadinejad. L'anticapitalisme de droite a une longue histoire. En France, elle remonte notamment au boulangisme [22]. L'originalité de la variante élaborée par A. de Benoist tient au « recyclage » permanent de thèmes venus de la gauche : « Toute ma vie j'ai été confronté à la bêtise de la droite. C'est assez curieux, parce qu'on m'a toujours considéré comme un type de droite ou d'extrême droite, mais j'ai passé ma vie à critiquer la droite. »

LE « BOLCHEVISME DE L'ANTIQUITÉ »

Alain de Benoist n'est pas seulement anticapitaliste, il est aussi antichrétien. Le

christianisme est le « bolchevisme de l'Antiquité », selon son expression, un égalitarisme radical où Dieu confère une égale dignité à tous. Le Christ est un précurseur de Marx, et saint Paul de Lénine. Le christianisme est de surcroît une religion « orientale », puisqu'il est né au Moyen-Orient. Importé en Europe, il a supplanté la véritable religion des Européens : le paganisme. La célébration des paganismes antiques est un trait structurant de la Nouvelle Droite. Le courant Terre et peuple de Pierre Vial, cofondateur du GRECE et un temps membre du Front national, est celui qui l'a poussé le plus loin. Le paganisme est une vieille passion nazie, entretenue par Heinrich Himmler notamment. Cette célébration s'accompagne d'une croyance en l'existence d'un peuple européen originel, les « Indo-Européens », auquel remonteraient par-delà leurs différences tous les peuples du continent.

Dominique Venner est l'auteur d'un ouvrage intitulé Histoire et traditions des Européens. 30 000 ans d'identité, où cette thèse est avancée [23]. Pourquoi une « identité » si ancienne ? La faire remonter à 30 000 ans permet d'affirmer que l'identité européenne n'est pas « judéo-chrétienne », mais (bien) antérieure à la christianisation du continent. Cela conduit

également à ancrer cette identité en nature, à suggérer qu'elle survit depuis 30 000 ans aux péripéties de l'histoire. 30 000 avant notre ère, c'est le moment où l'homme de Neandertal disparaît, et où Homo sapiens demeure le seul représentant du genre humain en Europe. Éléments publie aujourd'hui encore régulièrement des articles fumeux et pleins de sous-entendus racisants de paléoanthropologie.

Son adhésion au mythe des « Indo-Européens », la croyance en la permanence de ce peuple à travers les âges expliquent l'antisouverainisme de la Nouvelle Droite « Je ne suis pas sur des positions souverainistes. Avec les souverainistes, on a souvent les mêmes ennemis, mais je pense que leur analyse est courte. Je ne crois pas que l'on va retourner à l'État-nation tel qu'il a joué un rôle à l'époque de la modernité. La souveraineté des États-nations aujourd'hui ne tient plus que par la peinture, que ce soit sur le plan financier, monétaire, l'endettement, la défense... Je suis toujours assez européen. Je suis pour une union politique de l'Europe, même si je ne vois pas comment elle serait possible dans l'immédiat », me dit A. de Benoist.

Alain de Benoist est un européiste, un européiste d'extrême droite. Son européisme l'éloigne des

droites radicales européennes actuelles qui, à l'instar du FN, sont pour la plupart souverainistes. Il le rapproche paradoxalement des élites européennes. La Nouvelle Droite est partisane d'une Europe des régions, à la fois infra - et supranationale. Cette hostilité à la souveraineté nationale procède notamment d'une critique de la citoyenneté moderne, une abstraction s'il en est. Comme Dieu, la citoyenneté abolit les différences entre individus, en accordant les mêmes droits fondamentaux à chacun.

Anticapitalisme, antichristianisme, antisouverainisme. Le point commun entre les trois ? L'antiégalitarisme, l'opposition à ce qu'A. de Benoist appelle l'« idéologie du Même ». Le capitalisme, le christianisme et la souveraineté nationale sont des manifestations d'un même phénomène haïssable sous-jacent : l'égalité.

ÉCOLOGIE INTÉGRALE

À partir de la fin des années 1970, une partie des écrits d'Alain de Benoist est consacrée à l'écologie, et notamment à la « décroissance » [24]. Depuis, l'extrême droite s'est emparée de ce thème, à tel point qu'il existe en France une pensée et des mouvements écologistes structurés qui en relèvent, qui cherchent par exemple à prendre pied dans les

ZAD [25]. La revue *Limites*, sous-titrée *Revue de l'écologie intégrale*, est l'une des expressions de ce courant [26]. Elle est notamment animée par Eugénie Bastié, une jeune journaliste passée par *Causeur*, aujourd'hui chroniqueuse au *Figaro*, qui s'est illustrée récemment par ses saillies antiféministes. Plusieurs animateurs de la revue, dont Bastié, sont issus de la « Manif pour tous ». D'« inspiration chrétienne » et située « par-delà le clivage droite/gauche », la revue combat toutes les formes de « démesure ». La démesure, c'est le contraire de la conscience des « limites ». La surexploitation de la nature en est une manifestation. La volonté de changer la structure « naturelle » de la famille en est une autre. « Décroissez et multipliez-vous ! », titre la première livraison de la revue, qui affiche une hostilité ouverte à l'avortement et à la contraception. De la métapolitique à l'état pur : un branchement sur les débats politiques de l'époque – ici l'écologie – permet d'y introduire des idées réactionnaires.

L'écologie d'extrême droite est parfois d'inspiration chrétienne mais, paradoxalement, elle peut dans d'autres cas procéder d'une critique du christianisme. Sur ce sujet comme sur d'autres, l'extrême droite est plurielle. L'intérêt précoce de

la Nouvelle Droite pour l'écologie s'explique par son paganisme[27]. Le paganisme est une philosophie de la nature – une philosophie des « éléments » –, alors que le christianisme est anthropocentrique. La vision chrétienne du monde fait de l'homme le centre de la création et l'autorise à en exploiter le reste à sa guise. « Dieu les bénit et leur dit : À vous d'être féconds et multiples, de remplir la terre, de conquérir la terre, de commander au poisson de la mer, à l'oiseau du ciel, à toutes les petites bêtes au ras du sol », dit un passage de la Genèse[28]. Le paganisme, au contraire, conçoit l'homme comme partie intégrante de la nature. L'affinité élective avec certains courants de l'écologie, comme l'« écologie profonde » (deep ecology), est manifeste.

L'« enracinement » est un vieux thème d'extrême droite, dont Maurice Barrès a développé une version[29]. Il désigne le lien qui unit un peuple et une terre par le biais d'une culture. Le « droit à la différence » de chaque peuple émane notamment de son rapport intime à son territoire, à ses forêts ou ses cours d'eau. Si A. de Benoist critique le capitalisme, c'est parce qu'il produit du « déracinement ». C'est parce que la « société de consommation » planétaire détruit les cultures, et donc le lien unissant le peuple à sa terre.

L'« enracinement » suppose au contraire le respect de la nature. Quant à l'argument démographique, selon lequel la source des problèmes environnementaux se trouverait dans la croissance de la population mondiale – une antienne réaffirmée lors de la primaire de la droite par Nicolas Sarkozy –, c'est un lieu commun de l'écologie conservatrice. « L'écologie naît de cette claire conscience que le monde d'aujourd'hui est un monde plein », dit A. de Benoist. Derrière la démographie, les migrations ne sont jamais loin. Le fondateur du Mouvement pour la remigration, Laurent Ozon, proche du GRECE, a fondé au début des années 1990 l'association Nouvelle Écologie et dirigé la revue écologiste d'extrême droite Le Recours aux forêts. Nommé en 2011 au bureau politique du FN par Marine Le Pen (il l'a quitté depuis), il y est chargé des questions environnementales.

À la fin des années 1980, A. de Benoist prend position en faveur des Verts et de leur candidat à l'élection présidentielle de 1988, Antoine Waechter [30]. Waechter lui-même a subi l'influence de courants écologistes conservateurs, et notamment du naturaliste genevois Robert Hainard. A. de Benoist salue la volonté des Verts de dépasser le « clivage gauche/droite », leur défense

des identités régionales, et leur critique du « règne de la quantité ». Un rapprochement s'opère également avec certains penseurs de la « décroissance », pour qui la gauche et le marxisme sont par essence « croissancistes », et qui considèrent comme légitimes les critiques de la croissance d'où qu'elles viennent. Dans un texte de 1979, A. de Benoist écrit : « Les écologistes ne retiennent de la “nature” que les aspects rêvés correspondant à leurs désirs. Les mêmes qui nous pressent instamment d'en revenir à la “nature”, sont aussi ceux qui refusent des faits de nature aussi élémentaires que la sélection, l'inégalité, la hiérarchie – en affirmant que ces notions, propres à tout système humain vivant, ne sont pas extrapolables au milieu humain. Et ce sont encore les mêmes qui prétendent que l'on peut à volonté modifier l'homme en agissant sur son milieu – et par là le désengager des pseudo-fatalités biologiques [31]. »

Si la « norme antiraciste » oblige A. de Benoist à « dénaturiser » son racisme, à le transformer en « droit à la différence » culturel, l'écologie lui permet de « renaturaliser » sa vision du monde. Introduire la nature en politique, affirme A. de Benoist, suppose d'en accepter toutes les conséquences. La sélection et les hiérarchies sont

des faits de nature. Si on se propose de respecter cette dernière, comme y invitent les écologistes, il faut par là même reconnaître leur réalité. Au fil des années, A. de Benoist remplace l'apologie de la « sélection » et des « hiérarchies » par une pensée des « limites », par la critique de l'illimitation capitaliste et de ses effets sur l'environnement. Mais la nature ne disparaît jamais de son horizon politique.

LE PEUPLE ET LE « POLITIQUEMENT CORRECT »

« Avez-vous gagné la bataille des idées ? », demandé-je à Alain de Benoist. Quand la Nouvelle Droite se forme, l'espace public est saturé d'idées de gauche. Non que la gauche soit hégémonique, puisque la droite exerce le pouvoir sans partage dans la France des années 1960 et 1970. Mais les pensées critiques – le marxisme en particulier – sont à l'offensive, s'appuyant sur de puissants mouvements révolutionnaires de par le monde. Un demi-siècle plus tard, la situation a radicalement changé. Il ne reste rien des mouvements révolutionnaires en question, et le marxisme est allé de défaite en défaite. Les idées de droite ont le vent en poupe : « Depuis quelque temps on sent que ça bouge. Intellectuellement, il y a un tas de

gens qui disent des choses qu'ils n'auraient pas dites il y a dix ans, c'est certain. J'ai publié dans le dernier numéro d'Éléments un grand entretien avec Jacques Julliard. On n'aurait pas publié ça il y a dix ans, et Julliard n'aurait pas accepté d'être dans Éléments. » A. de Benoist fait référence ici à un « entretien vérité » paru dans Éléments au printemps 2016. J. Julliard y évoque les méfaits de l'« idéal du sans-frontiérisme », qui explique que la gauche ait « perdu le peuple ». Selon J. Julliard, le prolétariat ne correspond pas à l'idée que s'en faisait la gauche. Il ne vote même plus pour elle. C'est pourquoi la gauche s'est inventé un « prolétariat de rechange », les immigrés, qu'elle n'a cessé de favoriser au détriment de la classe ouvrière « française ». D'où l'hostilité croissante de cette dernière envers l'immigration, dont le vote FN est l'expression.

Dans l'éditorial de la même livraison d'Éléments, A. de Benoist dénonce les « tenants de l'extase migratoire » et évoque « les pathologies sociales liées à l'immigration [qui] ne cessent de s'étendre ». Et il conclut : « [Les gens réels] comprennent mal qu'on leur assure en même temps que les races n'existent pas mais qu'il faut promouvoir la diversité. » La promotion de la « diversité » suppose de reconnaître la réalité des

« races », puisque ce sont justement elles qui sont promues. Mais les tenants de la « pensée unique » interdisent que ces vérités soient dites. Cette construction intellectuelle serait toutefois incomplète si elle ne s'appuyait sur le « peuple », et même les « classes » : « Il y a une montée de l'immigration, et pour de bonnes ou de mauvaises raisons, les gens en ont marre. On en conclut que si on est contre l'immigration on est de droite, et par conséquent il y a un mouvement de droitisation. Je n'y crois pas du tout. Il y a un tas de gens qui sont contre l'immigration mais qui ont aussi des réflexes de gauche, parfois même des réflexes de classe, sur quantités d'autres problèmes. »

La métapolitique consiste à mélanger ses idées à celles du camp d'en face, au point de les rendre indistinguables, et à les attribuer au « peuple ». Les « gens » ont des réflexes de gauche, des réflexes de classe même, et c'est précisément pour cela qu'ils sont hostiles à l'immigration. Être vraiment de gauche, c'est cela. Il n'y a pas de mouvement de « droitisation » de la société française, contrairement à ce qu'on entend souvent. Ce qui passe pour de la droitisation est une opinion depuis toujours majoritaire, mais qui n'osait pas s'exprimer jusque-là.

LA BATAILLE DES IDÉES

On a toujours tort d'accorder trop d'importance aux idées. Elles n'expliquent pas la marche du monde. Les peuples européens ne se sont pas massivement convertis au paganisme, et le souverainisme est largement dominant à droite et à l'extrême droite. C'est bien la preuve que la Nouvelle Droite n'est pas si influente. Comment penser alors l'hégémonie aujourd'hui ? Au cours des trente dernières années, le capitalisme a subi de profondes transformations : mondialisation, effondrement du bloc de l'Est et intégration de ces pays dans l'économie internationale, tournant capitaliste de la Chine et montée en puissance des BRICS, financiarisation, ou encore émergence du numérique. Ces transformations ont objectivement fait le jeu de la droite, et approfondi la crise des gauches, qu'elles soient réformistes ou révolutionnaires. Les délocalisations, par exemple, ont sapé la base sociale sur laquelle s'est construit le mouvement ouvrier depuis le xixe siècle. Le numérique a approfondi la fragmentation du salariat, donnant lieu à l'« uberisation » actuelle, et rendant difficile son organisation politique. La financiarisation a dépossédé les citoyens du peu d'emprise qu'ils avaient sur les processus économiques.

Dans le cadre de ces bouleversements du capitalisme, la droite était prête à saisir des opportunités. Elle ne s'en est pas privée. Mener une bataille des idées, c'est toujours la mener dans un contexte de crise. La crise elle-même a sa logique propre, et en l'occurrence elle a clairement favorisé la droite. Mais encore fallait-il que celle-ci mette en avant un projet cohérent. Soustraire des fractions significatives des classes populaires à l'influence de la gauche, et construire une opposition entre les intérêts d'une classe ouvrière supposée « française » et ceux d'« immigrés » plus ou moins récents, est une pièce centrale de ce projet. C'est dans ce mélange d'arguments de classe, critiques du capitalisme et invoquant le « peuple », et d'arguments racistes que la contribution de la Nouvelle Droite (et de courants du même type de par le monde) à l'hégémonie actuelle est la plus nette.

Ce registre argumentatif n'est pas le seul que l'on rencontre à droite aujourd'hui. Répétons-le : la droite et l'extrême droite, comme les gauches, sont plurielles. Mais il monte en puissance dans l'imaginaire des droites contemporaines. Le tournant « social » du Front national sous l'impulsion de Marine Le Pen et Florian Philippot en est une illustration en France [32]

L'approfondissement de la crise du capitalisme explique le succès grandissant de ce registre et lui promet un bel avenir.

Comment penser une contre-hégémonie ? Toute la question est de trouver, dans la crise actuelle, des éléments auxquels « accrocher » des propositions alternatives à celles de la droite, des propositions adaptées aux transformations du capitalisme. La bataille des idées ne se gagne pas au niveau des seules idées abstraitement conçues. Elle se gagne lorsque les idées résolvent au moins en partie la crise du système, tout en paraissant légitimes aux yeux de secteurs significatifs de la population. Et elles ne deviennent légitimes que lorsqu'elles permettent à cette dernière de donner un sens à sa vie quotidienne. La droite occupe le terrain, le temps presse.

NOTES ET REFERENCES

[1] Voir T. Bar-On, *Where Have All the Fascists Gone ?*, Routledge, Londres, 2007.

[2] Voir É. Schweisguth, « Le trompe-l'œil de la droitisation », *Revue française de science politique*, vol. 57, 3, 2007.

[3] S. Crépon, A. Dézé, N. Mayer (dir.), *Les Faux-Semblants du Front national. Sociologie d'un parti politique*, Presses de Sciences Po, Paris, 2015.

[4] D. Venner, *Pour une critique positive*, Éditions Saint-Just, Paris, 1964.

[5] voir ici : <http://www.dailymotion.com/video/x3041b9>. Pour le commentaire de cette vidéo, voir E. Plenel « L'idéologie meurtrière promue par Zemmour » *Mediapart*, 4 janvier 2015.

[6] Voir A.-M. Duranton-Crabol, « La “Nouvelle Droite” entre printemps et automne (1968-1986) », *Vingtième Siècle*, n° 17, janvier-mars 1988. En ligne

[7] F. Laroche, en collaboration avec G. Fournier, *Vérité pour l'Afrique du Sud*, Éditions Saint-Just, Paris, 1965.

[8] A.-M. Duranton-Crabol, *loc. cit.*, p. 47.

[9] Voir A. de Benoist, « Pour un “gramscisme de droite” », colloque national du GRECE, *Le Labyrinthe*, Paris, 1982

[10] A. de Benoist, *Mémoire vive, entretiens avec François Bousquet*, Éditions de Fallois, Paris, 2012.

[11] H. de Lesquen et al., *La Politique du vivant*, Albin Michel, Paris, 1979.

[12] Voir J.-Y. Camus, « Le Front national et la Nouvelle Droite », in S. Crépon, A. Dézé, N. Mayer (dir.), *Les Faux-Semblants du Front national*, *op. cit.*

[13] J.-Y. Le Gallou et le Club de l'horloge, La Préférence nationale. Réponse à l'immigration, Albin Michel, Paris, 1985.

[14] Voir *Eléments*, n° 159, mars-avril 2016, p. 33.

[15] Voir A. Caillé, « Lettre ouverte à Alain de Benoist, précisant une fois pour toutes que le MAUSS n'a rien à voir avec la Nouvelle Droite », disponible à l'adresse : www.revuedumauss.com.fr/Pages/ACTG.html.

[16] Texte disponible sur le site du GRECE : grece-fr.com/?p=3385.

[17] Voir L. Raim, « Les défenseurs du peuple blanc contre la démocratie », *Revue du Crieur*, n° 5, octobre 2016.

[18] Manifeste disponible sur le site : www.breitbart.com/tech/2016/03/29/an-establishment-conservatives-guide-to-the-alt-right.

[19] La vidéo de cette conférence peut être vue ici : www.youtube.com/watch?v=9HDoBJRt8WI

[20] Voir A. de Benoist, *Europe, Tiers-monde, même combat*, Robert Laffont, Paris, 1982.

[21] Voir A. de Benoist, *Le Traité transatlantique et autres menaces*, Pierre-Guillaume de Roux, Paris, 2015.[22] Pour une mise au point récente, voir G. Kauffmann, *Le Nouveau FN. Les vieux habits du populisme*, Seuil, Paris, 2016.

[23] Voir D. Venner, *Histoire et traditions des Européens. 30 000 ans d'identité*, éditions du Rocher, Paris, 2002.

[24] Voir A. de Benoist, *Demain la décroissance ! Penser l'écologie jusqu'au bout*, éditions Edite, Paris, 2007.

[25] Voir M. Astier, « L'extrême droite tente de s'infiltrer dans les combats écologistes », *Reporterre*, disponible à l'adresse : reporterre.net/L-extreme-droite-tente-de-s

[26] Voir le site revuelimite.fr

[27] S. François, « La Nouvelle droite et l'écologie : une écologie néopaienne ? », *Parlement(s), Revue d'histoire politique*, 2, 12, 2009.

[28] Voir L. White, « The historical roots of our ecological crisis », *Science*, mars 1967.

[29] Voir Z. Sternell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Fayard, Paris, 2000.

[30] Voir O. Dard, « La Nouvelle droite et la société de consommation », *Vingtième Siècle*, 91, 3, 2006, p. 132.

[31] Voir R. de Herte (pseudonyme d'Alain de Benoist), « Les équivoques de l'écologie », repris in P. Vial (dir.), *Pour une renaissance culturelle*, Copernic, Paris, 1979, p. 75.

[32] Voir aussi sur ce point J.-Y. Camus, loc. cit., p. 116.

A lire ou télécharger sur sedition.noblogs.org

- Aimé Césaire – Discours sur le Colonialisme
- Christine Delphy – Race, caste et genre en France
- Di Angelo – La fragilité blanche ?
- Le franc CFA ou le colonialisme monétaire
- Mathieu Rigouste – L'ordre sécuritaire et le soulèvement des quartiers populaires
- Pierre Madelin – La tentation ecofasciste
- Vous avez dit Soral ?
- Que faire pour empêcher la police de tuer ?
- Horia Kebabza – « Race » et privilèges – L'universel lave-il plus blanc ?
- Michaela Danjé – Nous n'avons toujours pas besoin de héros
- Elsa Dorlin – Ce que peut un corps
- Cases-Rebelles – Notre amour
- Olivier Le Cour Grandmaison – Coloniser exterminer

**« Grand remplacement », le nouveau masque
du racisme – Stéphane François**

Le « grand remplacement », une thèse née
dans les années 1950

L'ethnodifférentialisme, un néoracisme

Le métissage comparé à un ethnocide

Un tiers-mondisme d'extrême droite

L'altérophobie de Zemmour

**Alain de Benoist, du néofascisme à l'extrême
droite « respectable » - Razmig Keucheyan**

La voie culturelle

À Nouvelle Gauche, Nouvelle Droite

Gramscisme de droite

Néolibéralisme et « sciences de la vie »

Le « bolchevisme de l'Antiquité »

Écologie intégrale

Le peuple et le « politiquement correct »

La bataille des idées